

## CARA

En parlant d'*Une Belle-Mère*, j'ai dit combien facilement on était disposé à se reconnaître ou à reconnaître les autres, dans les personnages d'un roman : je peux le répéter ici, car ce qui est arrivé pour madame Daliphare s'est reproduit pour Cara et bien plus largement encore ; si les femmes d'affaires sont assez rares, les femmes de plaisir courent les rues.

Tant qu'avait duré la première partie de *Cara* qui paraissait en feuilleton dans le *Temps*, elle n'avait provoqué aucune réclamation ; et comme elle se passe dans un monde propre, cela s'expliquait tout naturellement, les honnêtes gens ou les braves gens ne réclamant jamais, même quand on peut mettre les noms sur leurs portraits, comme cela eût été facile pour Maraval, Lozès et d'autres encore.

Mais la seconde partie était à peine commencée, et Cara ne faisait qu'entrer en scène, que les choses changèrent.

Un jour, un de mes amis m'aborda avec la mine des commissions délicates :

— Vous doutez-vous qu'on va vous envoyer des témoins ?

— Quels témoins ?

— Pour obtenir de vous une rectification ou une réparation.

— Et à propos de quoi ? ou à propos de qui ?

— A propos de Cara, parbleu, du portrait que vous faites d'elle, et de l'aventurier qui l'aurait ruinée : ils se sont reconnus.

— Qui s'est reconnu ?

— Elle et lui.

— Mais qui sont-ils ?

Deux noms furent prononcés que je ne connaissais même pas.

Ce fut ce que je répondis, et j'ajoutai :

— Si ceux qui se plaignent m'envoient des témoins, ce qui serait drôle, je ne les écouterai même pas ; mais pour leur épargner cette démarche originale, dites-leur comment j'ai écrit ce roman. L'idée m'en est venue en suivant, comme spectateur, les démarches qu'une femme du genre Cara prodiguait pour tâcher d'arranger, au mieux de ses intérêts, les suites d'une rupture de mariage conclu comme celui que raconte le roman. En la voyant, et en assistant à ses manœuvres, il me sembla qu'il y avait là un roman tout bâti. Mais quand je le commençai, j'eus immédiatement conscience que l'histoire, dont une partie s'était passée sous mes yeux, n'était pas aussi facile à exécuter que je l'avais imaginé d'abord. Les romans, en effet, se font avec l'imagination et l'observa-

tion : trop d'imagination et pas assez d'observation, ils sont en l'air ; trop d'observation et pas assez d'imagination, ils se traînent à terre ; pour écrire un roman parfait, il faudrait donc mêler dans de justes proportions ces deux facultés sans que l'une l'emporte sur l'autre. Or, dans le roman de Cara tel que je l'avais bâti d'après ce que je savais de la réalité, l'imagination ne tenait pas assez de place, en cela surtout que le caractère du personnage manquait de traits généraux : elle était Cara, elle n'était pas le représentant de l'espèce que je voulais qu'elle devînt : bons quelquefois pour les personnages de second plan, les portraits sont insuffisants pour ceux du premier. Il fallait donc compléter celui-là et fondre en lui les traits de caractère qui composent la femme de l'espèce à laquelle elle appartenait, mais dont elle n'était pas un représentant assez typique pour être copié avec une rigoureuse fidélité. Voilà pourquoi la personne qui se plaint, se trompe : elle peut avoir des traits de l'espèce Cara, et même elle ne peut pas ne pas en avoir, mais elle n'est pas Cara, pas plus que ne le seront celles qui se reconnaîtront encore... s'il s'en trouve d'autres.

Il s'en trouva, et même plusieurs.

Parmi ces plaintes, une me toucha, et je veux la rapporter ici, pour faire sentir combien doit être délicate la main du romancier, qui ne recherche pas les personnalités et la cruauté.

— Quant à moi, dit celle-là, je ne réclame pas, je ne me plains pas ; j'ai été cela, et pire ; je pourrais plaider les circonstances atténuantes qui montreraient qu'on a eu pour moi plus de dureté que

je n'en ai eu pour les autres peut-être ; ce n'est pas la peine. Mais les enfants ! pourquoi avoir parlé des enfants ? pourquoi avoir raconté les visites à la rue Legendre ? Comment n'avoir pas pensé que les enfants pouvaient plus tard lire ce roman et se reconnaître ?

Et quand cela me fut dit, moi aussi je me demandai :

— Pourquoi avoir parlé des enfants ?

J'avais trouvé ce trait caractéristique dans la vie de celle qui se plaignait et l'avais employé parce qu'il était vrai, sans penser aux dangers de cette vérité.